



Logique du fétiche dans le cas de la jeune homosexuelle de Freud

Camille Monribot

En 1920, Freud publie un cas d'homosexualité féminine¹. Il s'agit d'une jeune fille de dix-huit ans, belle et intelligente, de classe sociale élevée, que Freud reçoit à la demande de ses parents auxquels elle cause des soucis : elle fréquente une femme de dix ans son aînée, une demi-mondaine qualifiée de « cocotte » à l'image scandaleuse, qui se prostitue avec hommes et femmes. La jeune fille lui fait la cour sur le mode de la servitude, sans entretenir de relation charnelle, à l'image de l'amour courtois : elle reste des heures devant chez elle attendant de la croiser, lui offre des cadeaux, des poèmes de façon insistante malgré la distance et la froideur première de cette femme.

La jeune fille s'affiche avec sa bien-aimée tout en se cachant de ses parents. Ainsi, elle fait de son père un témoin outré de la situation. Sa mère ne l'est qu'en raison de l'image scandaleuse du choix de sa fille car, au fond, elle s'en arrange : elle est présentée comme séductrice « encore dans la jeunesse » et tient sa fille comme une concurrente gênante à l'égard du père. C'est surtout son père qu'elle défie tranquillement, selon l'expression de Lacan. Pourtant, lorsqu'elle se fait surprendre par son regard désapprouvateur lors d'une promenade quotidienne avec sa Dame, la jeune fille est embarrassée et de ce fait, elle est rejetée par celle qu'elle aime au motif qu'elle n'assumerait pas son amour pour elle. Elle passe à l'acte en se jetant du pont qui enjambe une voie ferrée. Son choix d'objet amoureux perdurant encore, ses parents l'envoient chez Freud six mois plus tard.

Freud recherche les mécanismes psychiques de ce choix homosexuel, qui va à l'encontre de sa théorie œdipienne du développement. Il met en évidence trois temps :

Premier temps : à cinq ans, elle découvre qu'elle n'a pas l'organe masculin en se comparant à son frère aîné. De plus, un premier petit frère arrive dans la famille. Freud souligne que ces deux événements n'eurent aucune conséquence notable.

Deuxième temps : à treize ans, elle a une attitude maternelle envers un petit garçon, attitude soutenue par sa famille et celle de l'enfant. Freud y voit le désir d'avoir un enfant pour compenser le manque du phallus.

Troisième temps : à seize ans, un second petit frère arrive dans la famille. La jeune fille se prend alors de passion pour cette femme, sans enfant, sans situation stable, sans argent : une femme manquante. Freud interprète son choix d'objet homosexuel comme un Œdipe inversé, au sens où au lieu de s'identifier à la mère qui a un enfant du père, elle s'identifie au père qui aime la mère – dont la Dame est un substitut. Pour lui, cette inversion est une réaction à la frustration que la jeune fille a ressentie lors de la naissance de l'enfant : ce n'est pas à elle que

¹ Freud S., « Sur la psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine », *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973.

le père a donné l'enfant. Privée du substitut phallique, elle est confrontée à sa castration de femme et s'en arrange en s'identifiant à celui qui détient le phallus, le père.

Freud en reste donc à une lecture orientée par les coordonnées œdipiennes.

Lacan va faire un pas de plus en dépassant cette lecture axée sur le registre de l'imaginaire pour introduire entre autre la question de l'amour et du fétiche. Il reprend ce cas dans le Séminaire IV en 1957 et y consacre trois séances que Jacques-Alain Miller a réunies sous l'intitulé « Les voies perverses du désir ». L'année suivante, il reprend la question de l'homosexualité féminine dans « Propos directifs pour un congrès sur la sexualité féminine » ainsi que dans « La signification du phallus ». Il y reviendra cinq ans plus tard dans le Séminaire X, sur la question du passage à l'acte. Enfin, l'article de Philippe Hellebois dans *Les feuillets du Courtil*² reprend précieusement ce cas.

Lacan reprend ainsi ce cas pour la première fois dans le Séminaire *La relation d'objet*. D'une part, il fait valoir que si le phallus est si primordial, c'est en tant qu'il est manquant. D'autre part, il articule cette question du manque avec le don d'amour : aimer, c'est donner ce qu'on n'a pas.

À treize ans, la jeune fille compensait le manque en pouponnant un enfant « consistant », « réel » précise Lacan³, dont le père est inconsciemment le géniteur.

À seize ans, le père donne un enfant à la mère. La situation de ses treize ans se réalise auprès d'une autre. Ce qu'elle attendait du père est donné à la mère : l'objet ne manque plus, il est élevé à la dimension symbolique. Le manque change alors de statut : de la castration, il passe à la frustration⁴ – du symbolique, il passe à un *dam* imaginaire. Elle est la seule manquante et fait face à une privation : Lacan dit que l'« exigence de l'amour est bafouée dans le réel⁵ ». Ne pouvant plus espérer un don d'amour du père, sa question est alors celle de la féminité : comment supporter sa castration de femme à laquelle elle est brutalement confrontée ?

Sa castration, elle en fait un don. Elle choisit précisément d'aimer une femme manquante, à qui elle ne peut que donner son propre manque à elle : le phallus. C'est parce que cette relation se base explicitement sur le manque qu'il s'agit d'un amour idéalisé qui vise la non-satisfaction dit Lacan⁶. Elle défie son père en lui adressant un message : c'est ainsi qu'il aurait dû l'aimer elle, sa fille. Elle est aimante mais pourtant, elle ne demande pas à être aimée par cette femme en retour. Nous l'avons dit, il ne s'agit plus de recevoir de l'amour du père, mais de son intérêt pour la féminité.

Que devient le père symbolique, celui dont elle attendait le don ?

Lacan répond que « [le père] est entré effectivement en jeu comme père imaginaire, et non plus comme père symbolique⁷ ». Il ajoute que la relation de la jeune fille avec la Dame « est marquée de ce fait que ce qui était articulé de façon latente au niveau du grand Autre, commence à s'articuler de façon imaginaire, à la façon de la perversion, et c'est d'ailleurs pour cette raison et non pour une autre, que cela aboutira à une perversion ». Le terme de « perversion » ne se justifie pas ici par le choix d'objet homosexuel mais par le fait qu'elle

² Hellebois Ph., « La jeune homosexuelle », *Les feuillets du Courtil*, 2000, p. 5.

³ Lacan J., *Le Séminaire*, livre IV, *La relation d'objet, La relation d'objet* (1956-1957), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, Paris, 1994, coll. Champ Freudien, p. 124.

⁴ Hellebois Ph., « La jeune homosexuelle », *op. cit.*, p. 5.

⁵ Lacan J., « Propos directifs pour un Congrès sur la sexualité féminine », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 735.

⁶ Lacan J., *Le Séminaire*, livre IV, *La relation d'objet, op. cit.*, p. 109.

⁷ *Ibid.*, p. 129.

devient le père imaginaire et garde son pénis – pour le donner à celle qui ne l’a pas. Ainsi elle donne l’exemple au père en se mettant à sa place, et elle peut supporter la frustration en récupérant le phallus.

À partir du moment où le père donne le phallus imaginaire manquant à une autre, ce $-\phi$ est positivé et devient symbolique (Φ). Elle loge cet objet chez le père. L’organe représente le phallus et de ce fait, ce dernier passe du statut imaginaire au statut symbolique. Lacan dit que l’organe, revêtu de la fonction signifiante, prend alors valeur de fétiche⁸. Le fétichisme dans l’amour est en lien avec un signifiant, à la différence de la perversion où le fétiche est en lien avec un trauma. Éric Laurent écrit que le phallus vient à la place de l’Autre⁹, qui n’est donc plus manquant, puisque le phallus absolu existe¹⁰. Là serait le démenti de la castration, caractéristique d’une constellation perverse.

Pour autant, Lacan nous dit que ce n’est pas à son sexe qu’elle renonce, mais au fait de devoir l’assumer au prix de la castration¹¹. Elle ne renonce pas à sa féminité, puisque, dès lors que le père symbolique l’a rejetée, la féminité est devenue son intérêt suprême. L’amour pour la Dame lui permet de démentir le manque pour trouver à y faire avec sa castration : elle lui donne ce dont elle manque mais qu’elle fait exister au niveau symbolique.

Si elle passe à l’acte, c’est parce que tout cet équilibre s’effondre. Désapprobation franche du père et rejet de la Dame : le manque ne peut plus se donner, ce qui le fait éclater au grand jour. Elle rencontre alors le réel de cette absence et s’y identifie en se jetant en contrebas d’un pont de chemin de fer. Ce passage à l’acte permet de saisir en quoi le traitement que fait cette jeune fille de l’objet, lui permet un temps de se soutenir comme sujet épargné par la castration.

Les postfreudiens en sont restés à concevoir l’homosexualité comme un choix d’objet déterminé par une identification. Lacan rappelle que c’est un appui trop commode et qu’il s’agit d’aller au-delà¹². Il reprend l’identification de la jeune fille à son père pour démontrer en quoi il y a un changement de statut du père et du phallus, respectivement un passage du symbolique à l’imaginaire et inversement. Ainsi, il introduit d’une part la question de la perversion et d’autre part celle de la féminité à laquelle s’est heurté Freud, et qu’il continuera de déplier.

⁸ Lacan J., « La signification du phallus », *Écrits, op. cit.*, p. 694.

⁹ Laurent É., « Considérations actuelles sur la perversion », *Quarto*, n° 43, mai 1991, p. 6.

¹⁰ Lacan J., *Le Séminaire*, livre X, *L’angoisse*, Paris, Seuil, 2004, p.131.

¹¹ Lacan J., « Propos directifs... », *op. cit.*, p. 735.

¹² *Ibid.*